

La fin du monde selon Morris West

Jean-Pierre Guay

Number 10, Fall 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21327ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guay, J.-P. (1983). La fin du monde selon Morris West. *Nuit blanche*, (10), 21–21.



LA FIN DU MONDE SELON MORRIS WEST

Il y a quelques mois, Le livre de poche publiait *Les bouffons de Dieu*, de Morris West. C'est à mon sens une œuvre magistrale comme le sont d'ailleurs la plupart des livres de cet auteur d'origine australienne. Quelques titres, pour mémoire: *L'avocat du diable*, *Les souliers de saint Pierre*, *Arlequin*, *Protée*, *La seconde victoire*, *La tour de Babel*, *Toute la vérité*, *La salamandre*, *Le loup rouge*, tous ces livres s'étant vendus et se vendant encore à des millions d'exemplaires.

Ce que Morris West raconte est très simple. Il y a deux mondes: celui de Dieu et celui de Satan. Et chacun de nous est libre d'adhérer à l'un ou à l'autre. Sur terre, le premier de ces mondes est représenté par le pape. Quant au second, les choses sont passablement plus complexes: le fait est que le diable serait plutôt du genre à mal s'accommoder des institutions, quelles qu'elles soient.

Or il se trouve que l'œuvre de Morris West fait en général une très grande place aux institutions: bancaires, politiques, sociales, religieuses. À celui qui détient le pouvoir, en somme, d'assumer le plus haut degré de responsabilités. Parallèlement, la description des plus démunis ne sera jamais omise, lesquels justifient, en fin de compte, l'existence même de ces institutions. Paradoxe vieux comme le monde. Paradoxe extrêmement fécond, surtout, pour un romancier.



Morris West

On le comprend mieux que jamais dans *Les bouffons de Dieu* où le pape Grégoire XVII, pour dire ce qui doit l'être, est contraint d'abdiquer. Fin de la catholicité, donc, puisque pour un Morris West il ne saurait être question que le trône de saint Pierre soit détenu par un imposteur. Fin d'une institution, c'est-à-dire: la fin du monde.

Car tel est l'incroyable sujet de ce livre: la fin du monde est là, Grégoire XVII en a eu la révélation et la curie romaine n'en a évidemment que faire. Traité par tout autre que Morris West, j'aurais très vite abandonné un tel récit. Mais comment s'y résoudre quand on connaît par ailleurs la maîtrise avec laquelle il a abordé le problème israélien (*La tour de Babel*) et son prophétisme (*Les*

souliers de saint Pierre met en scène un pape russe qui ressemblait déjà étrangement, en 1963, au Jean-Paul II d'aujourd'hui?)

Romancier, Morris West l'est jusqu'au bout des ongles. Sa fin du monde, on n'y croit pas un instant et pourtant, en refermant le livre, elle nous habite. (Qu'on se rassure: rien à voir avec tout ce que les sectes religieuses nous annoncent depuis toujours pour demain. Le problème est ailleurs, plus exactement il pénètre l'âme et là, ma foi, on se moque pas mal des échéances.)

En cours de lecture, je songeais aux *Puissances des ténèbres* que publiait à la même époque, soit en 1980-81, Anthony Burgess. Par ce dernier, je m'étais senti piégé, incapable de sortir d'une logique proprement démentielle. Et voilà qu'avec West je respirais de nouveau, je réapprenais que les questions métaphysiques ou spirituelles ne sont pas réservées aux cerveaux bourrés d'informations mais qu'elles peuvent aussi atteindre les plus simples parmi les hommes. J'en veux pour preuve tous ces personnages qui défilent devant nos yeux comme s'ils étaient nous-mêmes. Rien de tel avec Burgess.

À la fin des *Bouffons de Dieu*, nous sommes conviés à entrer dans la peau même de Dieu. Imaginez! Mais de toute façon on n'a plus tellement le choix: le monde est en train de s'écrouler. ●